

REVUE DES LIVRES

Gilles LÉVÊQUE, *À quoi sert la culture ? (Pour comprendre)*, Paris, L'Harmattan, 2019, 15.5 x 24, 268 p., br. EUR 28.50, ISBN 978-2-343-16894-4.

Dès l'introduction, le ton est donné : la culture classique (plus souvent et lourdement nommée grande culture, culture cultivée) est morte, car marginalisée, confinée à une élite et à sa reproduction (Bourdieu est cité dès la première note). L'élévation de l'esprit, que l'A., plus loin (p. 36), reconnaît à la culture classique, est devenue un plaisir raffiné, instrument de mépris de la culture de masse. La culture classique aurait un complexe de supériorité, celui de dominants sur dominés. Ces derniers, accaparés par les aspects pratiques de la vie, ne peuvent pas élever leur esprit (p. 31 et s.). Cette vision manichéenne, ressassée aigrement du début à la fin du livre, repose sur un postulat erroné : les tenants de la « grande culture » snobent ceux qui ne la connaissent pas. Cette mentalité peut exister, mais la croire inhérente à la culture relève peut-être également d'un complexe : celui d'un homme cultivé, qui « a fait des études », à l'égard du technicien, de l'artisan. C'est ignorer le monde manuel ou être incapable de parler avec tout le monde. L'A., égalitariste (l'adjectif apparaît ... p. 239), veut la démocratisation de la culture, lancée dans le grand élan des années 1960, mais inaboutie. Le chapitre 1 va aux sources de notre culture, l'Antiquité classique. Les inégalités sociales y étaient justifiées (l'A. analyse Cic., *Tusc.*, II, 13) : la culture est déjà un simple instrument de distinction sociale et non la voie de la liberté (avec Too, p. 30, n. 1 : Bourdieu appliqué à l'Antiquité). Sans illusion sur les défauts des sociétés antiques, il est permis de nuancer fortement : Tiron, l'affranchi de Cicéron ; Horace, fils d'affranchi ... Mais, pour les idéologues, c'est tout le monde ou personne. La vision manichéenne de la culture se poursuit dans les autres chapitres, qui suivent la ligne du temps. Chapitre 2 : la chute de Rome verrait le « recul [voire l'] effacement presque total de la culture classique » (p. 37). Erreur : c'est l'unité politique qui éclate en Méditerranée occidentale (voir le début de H. PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, non cité, dans une bibliographie assez précise). D'ailleurs, l'A., sans crainte de se contredire, décrit ensuite le développement tardo-antique et médiéval des arts libéraux, réservés aux hommes libres, opposés (bien sûr) aux « arts mécaniques », où le travail est une astreinte. La Renaissance ? Principalement, un « amour immodéré des textes des Anciens » (p. 44). Passons. L'Âge classique : le courtisan chasse l'humaniste et la culture n'est rien autre qu'un instrument de distinction sociale. Les Lumières mettent en avant la volonté générale du peuple ; la culture, instrument de liberté, n'est plus réservée à une élite, car tout homme naît libre et égal. D'une conception cyclique du temps, on passe à l'idée d'une histoire « qui conduit l'humanité en avant » (p. 58). Noble idée, mais que le christianisme avait déjà (sans toujours l'appliquer). Chapitre 3. La fin du XVIII^e siècle voit d'autres changements : une conception particulariste et nationaliste de la culture (Herder) met fin à son universalisme. Plus tard, l'anthropologie scientifique (p. 79 et s.) développe cette idée de particularisme, mais sur le mode descriptif et non plus normatif (Tylor, 1871). Les cultures y ont un dénominateur : « un système commun d'interprétation du réel » (p. 83), d'où l'importance des mythes. Jusqu'ici, on se rallie. Pourquoi opposer ensuite (p. 93 et s.) culture anthropologique et culture classique, tout en reconnaissant qu'en vertu de l'évolutionnisme et malgré *Race et Histoire* de Lévi-Strauss (1952), il y a comme une résilience de la hiérarchie des cultures ? Était-il opportun de

distinguer (p. 100 et s.) l'efficacité des moyens (de la culture occidentale) et la valeur de la finalité, si ce n'est pour s'en prendre à la colonisation de la fin du XIX^e siècle, aux fascismes, aux progrès scientifiques porteurs de catastrophes écologiques ? Certes, les moyens peuvent discréditer la fin. Le chapitre 4 est la conséquence du précédent : la culture est dans une crise que renforcent l'industrialisation et le matérialisme. On ne regarde plus le passé, on ne croit plus au futur, seuls comptent les désirs et les intérêts individuels. La culture classique « a perdu tout sens » (p. 106). On connaît le refrain, mais *qui nimis probat, nihil probat*. En effet, la résilience de la culture classique est réelle ; les valeurs traditionnelles, certes imparfaites, ont fait leurs preuves. Dans le chaos actuel, elles reviennent, elles ont encore un sens. Par ailleurs, est-il inenvisageable de concilier intérêt collectif et intérêt individuel ? On n'échappe pas à un contrat social. Ce qui perd son sens et s'effondre et n'est qu'une impasse, c'est l'intérêt individuel absolu, non moins que le matérialisme. Le chapitre 5 débute en fanfare : « Le triomphe de la culture de masse. » Sorties habituelles contre la culture classique, dont l'élitisme, méprisant le peuple, est inconciliable avec la vraie démocratie, respectant le peuple. Il faut lire jusqu'au bout, jusqu'à l'impasse où, malgré Morin, auteur très prisé ici, la course à la consommation a conduit la culture de masse. Un jour nouveau avec le chapitre 6, « Pour un nouvel humanisme » ? Au plaisir, à l'intérêt, l'A. oppose la valeur, d'abord définie par ce que les autres approuvent. C'est un peu court, d'où, à la suite de Descartes, le fondement rationnel de la valeur (p. 186 et s.). Second point : « L'humanisme que nous prôtons ne trouve qu'en l'homme à la fois sa source et sa fin » (p. 195). Refus de toute transcendance (Dieu ou la Nature), et donc des œuvres du passé, sauf si on leur donne une lecture contemporaine. L'A. feint d'ignorer quels controverses, abus et désenchantements ont suscités des mises en scène de théâtre et d'opéra. Le chapitre 7 et dernier veut donner une assise au précédent par le biais du relativisme culturel. Rengaine habituelle sur les dominants voulant « écraser » (p. 208, 2^e l.) les dominés, sur la relativité radicale des valeurs véhiculées par les cultures. N'en déplaise à l'A. (dès la p. 9), une culture tend à élever l'homme ; toute culture a droit à cette aspiration (c'est l'égalité formelle), cependant parfois déviante. Mais l'A. n'a de cesse d'imposer l'égalitarisme, où les cultures seraient interchangeables. Alors, finalement, démocratisation de la culture ? Assurément, mais par d'autres voies. Dans le grand élan d'il y a plus de cinquante ans, un pédagogue de terrain, bien oublié aujourd'hui, non suspect d'orgueil intellectuel (il était frère de Écoles chrétiennes), esquissait un processus de démocratisation, qui ne pourrait, insistait-il, qu'être lent, soutenu par la bonne volonté et compris par l'entourage. (F. ANSELME, « Démocratisation des études », *Nouvelle revue pédagogique* 25 [1969-1970], p. 577-584.) Une nouvelle fois, les agités du changement ont conduit dans le décor un processus.

B. STENUIT.

Louis Des Masures. Carmina. Introduction, édition, traduction, et notes par Mathieu MINET (Anecdota Lovaniensia Nova. Humaniora, 2), Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2017, 17 x 24, 301 p., br. EUR 39, ISBN 978-2-87558-5.

Connu par sa traduction française de l'*Énéide* (ch. I-IV, 1552 ; I-XII, 1560), Louis Des M(asures) (env. 1510-1574) écrivit aussi des vers latins et français. De nombreux extraits de ses œuvres accompagnent ici sa biographie. S'il est né à Tournai, les attaches familiales de sa mère l'attirent en Lorraine. Conseiller et premier secrétaire de Jean cardinal de Lorraine, il devient proche de François I^{er}. À Fontainebleau, il est poète de Cour. L'inconscient (*Poemata*, 24, cité p. 12-13). Il tombe en disgrâce à la mort du roi. Jalousie, se plaint-il. Henri II sanctionne en fait un sympathisant de Charles Quint. La France lorgne vers la Lorraine ; Charles Quint a accordé l'indépendance du Duché de Lorraine. Donc, le tropisme lorrain de Des M. le dessert, comme plus tard son ralliement au calvinisme (longtemps caché, mais remontant à 1550, durant un séjour suisse). Il voyage ; à Rome, le cardinal Jean Du Bellay le protège. L'année 1550 se termine, il revient en Lorraine et devient secrétaire du futur Charles III duc de